Taef El-Azhari

Zengi and the Muslim Response to the Crusades: The Politics of Jihad, 2016, Londres-New York, Routledge Taylor and Francis Group (« Routledge studies in the history of Iran and Turkey »), 2016, 194 p., ISBN-13 : 978-1138821019, 110 £ relié.

Ce livre constitue une nouvelle synthèse accessible en anglais sur Zankī b. Āq Sunqur (r. 522/1128-541/1146), prince turc qui fut à la tête d'une principauté unifiant la Ġazīra et la Syrie du Nord, affronta notamment les États francs et reconquit la ville d'Édesse en 539/1144. Taef El-Azhari, spécialiste des Seldjoukides de Syrie¹, entend améliorer et corriger l'ouvrage de Coşkun Alptekin, *The Reign of Zangi (1127-1146)*, datant de 1978². La structure du livre reprend celle d'Alptekin, à savoir cinq chapitres qui présentent région par région les sept pouvoirs auxquels Zankī se confronta, et un chapitre supplémentaire portant sur l'administration et les institutions de la principauté de Zankī. El-Azhari reproche à Alptekin de manquer de profondeur et de ne pas utiliser toutes les sources. Or, son propos demeure également événementiel et narratif. Par exemple, on regrette l'absence d'analyse du système politique qu'est la *ḥidma*³ (service) qui lie Zankī aux sultans seldjoukides. Aussi l'objectif principal de l'ouvrage, à savoir replacer Zankī dans son milieu turc n'est-il que partiellement atteint. Néanmoins, il parvient à nuancer l'image de *muğāhid* que l'historiographie arabe a conférée à Zankī, et souligne la mobilité de ce pouvoir en renvoyant aux origines nomades turques de ce prince.

La bibliographie a le mérite de faire figurer les titres de travaux en arabe non publiés et récents, mais comporte un certain nombre de lacunes qui portent préjudice à la qualité des analyses. Parmi les sources arabes, sont absents le *Ta'riḥ al-duwal wa-l-mulūk* d'Ibn al-Furāt (m. 807/1405), dont les citations de l'historien alépin chiite Ibn Abī Ṭayy eussent été fort utiles, et *al-Bustān al-ġāmi'*. En outre, l'épigraphie n'est absolument pas exploitée par l'auteur, qui ignore les inscriptions de Zankī répertoriées dans le *Répertoire chronologique*

1 Tarf Kamal El-Azhari, *The Saljuqs of Syria during the Crusades, 463-549 AH/1070-1154 AD*, Berlin, Schwarz (« Islamkundliche Untersuchungen », 211), 1997.

2 Coşkun Alptekin, *The Reign of Zangi, 521-541/1127-1146*, Erzurum, Atatürk University Press (« Atatürk Üniversitesi yayınları », 486 ; « Atatürk Üniversitesi yayınları. Edebiyat Fakültesi yayınları », 88 ; « Atatürk Üniversitesi yayınları. Edebiyat Fakültesi yayınları. Arastırma serisi », 72), 1978.

3 Sur cette notion, voir Jürgen Paul, « Khidma in the Social History of the Pre-Mongol Iran », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 57/3 (2014), p.392-422. La *ḥidma* est une relation interpersonnelle de dépendance et de service entre un *maḥdūm* et un *ḥādīm* : elle comprend le service militaire en retour de la concession d'*iqtā's*, l'échange de présents, etc. Elle concerne les émirs, les *maliks* et les sultans seldjoukides, mais pas exclusivement.

*d'épigraphie arabe*⁴ et les conclusions d'Ernst Herzfeld⁵ sur certaines inscriptions à Alep. Quant à la numismatique, l'auteur se fonde seulement sur la thèse de Muḥammad Bāqir al-Ḥusaynī⁶, et laisse de côté le catalogue de Gilles Hennequin⁷. Parmi les sources secondaires, El-Azhari ignore l'ensemble de la bibliographie rédigée en français sur cette période (Claude Cahen, Emmanuel Sivan, Jean-Michel Mouton, Abbès Zouache).

Les annexes sont constituées de deux cartes à l'intérêt limité, faute d'orientation et d'échelle, et d'une traduction en anglais de la biographie de Zankī dans le *Buġyat al-Ṭalab* d'Ibn al-'Adīm (m. 660/1262). Nous signalons dans le passage ayant trait à la mort de Naṣīr al-Dīn Ġaqaq, lieutenant de Zankī à Mossoul, une erreur majeure dans la traduction (p. 152). En effet, El-Azhari ignore une partie de la phrase arabe (*qatalahu bi-damm Naṣīr al-dīn*⁸). Peut-être est-il volontaire de sa part de ne pas mentionner l'exécution du prince seldjoukide Farruḥšāh b. Maḥmūd, qu'El-Azhari, suivant Ibn al-Aṭīr (m. 630/1233), sans plus de questionnement, s'obstine à assimiler à un second prince seldjoukide dont Zankī était également l'atabeg, Alp Arslān, et à le faire vivre jusqu'à la fin du règne de Zankī en 541/1146. Or, il est manifeste à travers plusieurs sources, qu'il y avait bien deux princes seldjoukides auprès de Zankī, Alp Arslān et Farruḥšāh. Ajoutons à ces considérations formelles que les dates hégiriennes et la présentation en début d'ouvrage d'un système de translittération de référence font défaut.

Le premier chapitre a pour but de montrer l'influence du milieu turc sur la carrière de Zankī, au service de plusieurs émirs turcs entre 487/1094 et 518/1124. El-Azhari insiste sur l'utilité pour Zankī du prestige de son défunt père Āq Sunqur (m. 487/1094) au début de sa carrière militaire, puisqu'il fut protégé par Karbūġa, Ġakarmiš, puis Mawdūd et al-Bursuqī (m. 520/1126). Auprès de ces émirs turcs, Zankī apprit à combattre les Francs et se familiarisa avec un espace géographique dont Mossoul était le point d'ancrage. Puis El-Azhari se concentre sur l'ascension de Zankī en Iraq, à la faveur de la guerre entre

4 Étienne Combe, Jean Sauvaget et Gaston Wiet (dir.), *Répertoire chronologique d'épigraphie arabe*, Le Caire, Institut Français d'Archéologie Orientale, 1936-1937, VII-VIII.

5 Ernst Herzfeld, *Matériaux pour un Corpus Inscriptionum arabicarum. Deuxième partie : Syrie du Nord : inscriptions et monuments d'Alep*, Le Caire, Institut Français d'Archéologie Orientale, 1954-1956.

6 Muḥammad Bāqir al-Ḥusaynī, *al-'Umla l-islāmiyya fī l-'ahd al-atābakī*, Bagdad, Maṭba'at dār al-Ġaḥiẓ, 1966.

7 Gilles Hennequin, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque Nationale. Asie pré-mongole : les Salġuqs et leurs successeurs*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1985.

8 Ibn al-'Adīm, *Buġyat al-ṭalab*, éd. Suhayl Zakkār, Damas, 1988, p. 3851.

le sultan Maḥmūd II (r. 511/1118-525/1131) et le calife al-Mustaršid (r. 512/1118-529/1135), et de la guerre civile entre les seldjoukides Maḥmūd et Mas'ūd.

Toutefois, une analyse explicite de cette ascension militaire au prisme de la notion de *ḥidma* fait défaut, alors que Zankī bénéficia dans un premier temps de l'ancienne *ḥidma* de son père pour être protégé par les émirs turcs, et dans un second temps s'en émancipa en cherchant à capter la *ḥidma* la plus puissante, à savoir celle du sultan Maḥmūd. Oubliant toujours de thématiser la *ḥidma* comme concept clef de cette histoire politique et sociale⁹, El-Azhari livre un passage éclairant sur la fonction d'atabeg, mais il reste une zone d'ombre dans son analyse. En effet, de qui Zankī fut-il l'atabeg ? D'après El-Azhari, qui suit Ibn al-Aṭīr sur ce point, Zankī fut l'atabeg d'un seul prince seldjoukide, Alp Arslān b. Maḥmūd. Or plusieurs historiens comme al-ʿAzīmī¹⁰ (m. après 556/1161), Ibn al-ʿAdīm et ʿImād al-dīn al-Iṣfahānī (m. 597/1201) donnent les noms de deux princes, Farruḥšāh et Alp Arslān, fils de Maḥmūd.

Il examine ensuite, à juste titre, la valeur réelle du diplôme du sultan Maḥmūd, étant donné que Zankī dut conquérir ses territoires militairement. Il critique la version d'Ibn al-Aṭīr en ce qui concerne l'extension du domaine territorial que Zankī reçut par son diplôme d'investiture en 521/1127. Ibn al-Aṭīr mentionne d'abord un diplôme pour Mossoul et son territoire, puis il y ajoute le Šām quand il parle de la conquête d'Alep l'année suivante. Cela vise à légitimer une conquête qui n'était pas prévue dans le premier diplôme. Or Ibn al-ʿAdīm ne mentionne la reconnaissance des droits de Zankī sur la Syrie qu'en 523/1129, lorsqu'il reçut un nouveau diplôme l'investissant du pouvoir sur l'ensemble des territoires occidentaux (*al-ġarb kulluhu*)¹¹.

Dans le deuxième chapitre, l'auteur expose les conflits avec le sultan seldjoukide et le calife abbasside qui retinrent Zankī en Iraq et en Ġazīra, comme l'affrontement de Zankī et Mas'ūd pour contrôler Bagdad en 530/1136, ou encore le siège de Mossoul par le calife al-Mustaršid en 527/1133. El-Azhari conclut que l'objectif de Zankī tout au long de sa carrière fut avant tout de protéger sa base territoriale en Ġazīra et d'être influent sur le terrain irakien à la faveur des querelles entre le sultan et le calife. Le *ġihād* contre les Francs en Syrie resta secondaire par rapport aux enjeux irakiens (p. 31). Aussi relativise-t-il la prise d'Édesse dans la politique de *ġihād* de Zankī contre les Francs : elle n'intervint

9 Sur ce point, il faudrait prendre exemple sur l'article très intéressant de Jürgen Paul.

10 Al-ʿAzīmī, *Ta'riḥ Ḥalab*, éd. Claude Cahen, « La chronique abrégée d'al-ʿAzīmī », *Journal Asiatique*, 230 (1938), p. 353-448. Sous l'année 525/1130-1131, il mentionne pour la première fois les deux fils du sultan Maḥmūd dont Zankī est l'atabeg (p. 405).

11 *Ibid.*, p. 401 : sous l'année 523/1128-1129, il mentionne un diplôme du sultan qui octroie à Zankī *al-maġrib kulluhu*.

qu'à la fin de la carrière de Zankī et sur la demande du sultan Mas'ūd, dans le cadre de leur réconciliation (p. 36). Il souligne l'impossibilité de mener un *ġihād* de reconquête, étant donné que l'ambition de Zankī l'engagea sur plusieurs fronts de manière contemporaine. Sur ce point, il rejoint l'analyse, plus fine, d'Abbès Zouache, pour qui Zankī ne peut être qualifié d'homme d'État en dépit de ses qualités de stratège, car « il ne sut ou ne voulut frapper fort sur un seul front », mais prit toujours soin de ne jamais mener « deux grandes opérations d'envergure concomitamment »¹².

Le troisième chapitre porte sur les relations de Zankī avec les Turkmènes, les Kurdes et les Arabes en Ġazīra et en Anatolie. L'auteur y emploie le terme de *turkification* (p. 42) pour désigner l'arrivée de populations turkmènes dans ces contrées à partir de l'époque seldjoukide, puis sous les Artuqides et les Zankides. Zankī eut donc à affronter une partie de ces Turcs nouvellement implantés, mais il sut aussi en tirer parti en envoyant des Turkmènes aux frontières de ses territoires syriens.

Dans son analyse des relations entre Zankī et les princes turcs artuqides, on regrette l'absence de référence à l'article de Claude Cahen sur cette dynastie¹³. Zankī dut affronter, à Dārā en 524/1129, une coalition qui rassemblait, d'une part, les princes artuqides Timurtaş (m. 548/1154) et Dāwūd (m. 539/1144-1145) et, d'autre part, les Turkmènes. Mais au printemps 528/1134, Zankī noua une alliance militaire avec Timurtāš, qui lui permit de garder le contrôle de la Ġazīra entre cette date et 532/1138, alors qu'il combattait en Iraq et en Syrie. En 533/1139, Zankī épousa la fille de Timurtāš. De manière incohérente et infondée, El-Azhari y voit pour Zankī le début du déclin de son pouvoir en Ġazīra, alors même que la *ḥuṭba* fut prononcée à son nom à Āmid en 1140¹⁴ (p. 48). Dans le cadre de la reconnaissance de l'autorité de Zankī, les Artuqides envoient eux-mêmes leurs fils à la cour de Zankī (p. 48), qui reproduit la même relation de *ḥidma* que celle qui le lie au sultan seldjoukide. Malheureusement, El-Azhari ne thématise pas ces relations. Plus surprenant, un passage hors sujet sur les tremblements de terre dans la région entrecoupe une analyse sur l'image de

12 Abbès Zouache, « Zangī. Stratège averti (522/1128 à 541/1146) ? Réexamen des sources latines et arabes », *Bulletin d'Études Orientales*, 56 (2004-2005), p. 86-87.

13 Claude Cahen, « Le Diyar Bakr au temps des premiers Artuqides », *Journal Asiatique*, 225 (1935), p. 243-244.

14 Problème de datation de cet événement par El-Azhari, qui le situe en 1140, au lieu de 537-538/1143. Cf. *ibid.*, p. 248, qui se base sur Ibn al-Atīr, mentionnant dans *al-Ta'rīḥ al-bāḥir* cet événement sous l'année 537/1142-1143. El-Azhari multiplie les erreurs de conversion des dates hégiriennes en calendrier grégorien, ce qui rend la chronologie approximative.

muğāhid dont Zankī souhaita avoir le monopole face aux autres princes musulmans (p. 48). On regrette aussi des parallèles avec l'histoire contemporaine qui encombrant le propos.

L'auteur pose la question pertinente de savoir si Zankī est un stratège, lui qui est souvent présenté comme un chef de guerre exceptionnel, alors qu'il ne semble pas avoir de vision stratégique d'ensemble de la Ġazīra et qu'il ne conquiert les places qu'occasionnellement, lorsqu'il se rend de Syrie en Iraq ou inversement (p. 49). Il lui reconnaît toutefois une part de stratégie dans le contrôle de la zone artuqide, qui lui permet de sécuriser ses communications entre l'Iraq et Syrie.

Le quatrième chapitre aborde les relations de Zankī avec les États francs et les Būrides. El-Azhari revient sur la prise de pouvoir de Zankī à Alep, mais omet de citer le chroniqueur alépin chiite Ibn Abī Ṭayy qui précise qu'un accueil favorable fut réservé à Zankī lors de son entrée à Alep, en raison de sa naissance dans cette ville (p. 64). Zankī envoya d'abord des commandants en éclaireurs pour préparer son arrivée à Alep, car il devait de son côté sécuriser la route entre Mossoul et Alep. On retrouve sous la plume d'El-Azhari une lecture critique d'Ibn al-Aṭīr, le panégyriste de la dynastie zankide, qui exagère l'influence de Zankī en Syrie, et minimise l'importance régionale de Būrī, fils de Tuğtakīn (m. 522/1128), dans la résistance aux Francs. Or, El-Azhari montre très bien que Zankī ne rechercha ni alliance ni coopération dans le *ġihād* avec les Būrides (p. 66) ni avec l'Artuqide Qarā Arslān (p. 86). Pour l'auteur, son *ġihād* contre les Francs et les Byzantins n'alla jamais plus loin que des escarmouches ou des raids, et ne fut jamais un *ġihād* de reconquête. Ainsi, en 532/1138, Zankī prit garde de ne pas affronter directement les armées franques et byzantines. Alors que les sources arabes présentent Zankī comme un héros victorieux face au retrait byzantin, en réalité, il préféra un *modus vivendi* avec les États francs plutôt qu'un conflit ouvert et permanent.

En ce qui concerne la gestion de la Syrie du Nord dans la principauté zankide, Zankī délégua son pouvoir à un lieutenant, Sawār, qui put agir de manière autonome en menant de nombreux raids contre les territoires d'Antioche et d'Édesse, aidé de bandes turkmènes. El-Azhari souligne la grande autonomie des députés, mais peine à comprendre la fragilité intrinsèque à la relation de *hidma*, les émirs se mettant au service des maîtres les plus offrants. Ainsi avance-t-il une explication obscure (p. 73 : *this Turkmen identity crisis was a typical pattern introduced by the Seljuqs in the eleventh century into the Middle East*) pour rendre compte du passage du fils de Ḥīr Ḥān, maître de Ḥoms, au service de Maḥmūd, prince de Damas. Un schéma classique dans les relations des émirs à leurs maîtres, non lié à une supposée crise de l'identité turkmène que l'auteur n'explique pas davantage.

Le cinquième chapitre est consacré à la prise d'Édesse par Zankī en 539/1144, événement majeur de son règne, qui lui conféra une image de prince *muğāhid* pour la postérité. Pourtant, El-Azhari montre que dès sa prise de pouvoir à Mossoul et sa conquête de places fortes en Ġazīra, Zankī avait pour objectif Alep et non Édesse.

L'auteur prend soin de présenter un contexte propice et les rapports de force entre les différents partis : la mort de l'empereur byzantin Jean en 537/1143 et celle du roi de Jérusalem Foulque en 538/1143 offrirent une occasion favorable à cette conquête. Zankī, obtempérant à la demande du sultan Mas'ūd de mener le *ġihād* contre les Francs en signe d'obéissance après leur réconciliation, choisit de porter son attaque sur Édesse, poste avancé franc dans les territoires musulmans, plutôt qu'Antioche, qui comportait le risque d'être pris à revers par les Francs d'Édesse, ou Jérusalem, qui impliquait de conquérir au préalable Damas, ce que ne réussit jamais Zankī. De plus, après la mort de l'Artuqide Timurtāš, Zankī dut contrer la menace d'un rapprochement entre l'autre Artuqide Qarā Arslān et Josselin d'Édesse.

Le propos reste très événementiel, s'appuyant sur les sources musulmanes et chrétiennes occidentales et orientales. Certains textes sont cités, pour présenter la réception de cet événement par les musulmans et les chrétiens, mais sont rarement analysés. Une référence au travail fondateur d'Emmanuel Sivan¹⁵ sur le *ġihād* eut été la bienvenue.

El-Azhari ouvre un débat avec H.A.R. Gibb¹⁶ et Coşkun AlpTekin, en refusant l'idée qu'à la fin de cette même année Zankī s'apprêtait à marcher sur Damas. Selon lui, ce n'est qu'une simple spéculation d'Ibn al-Qalānīsī (m. 555/1160). Tout au plus Zankī projetait-il d'attaquer une dépendance de Damas ; ce qui est peut-être écarter un peu trop rapidement cette source, mais correspond à la thèse d'un *ġihād* restreint que soutient l'auteur (p. 105) : Zankī ne souhaite pas profiter de la conquête d'Édesse pour poursuivre ce mouvement à l'ouest, mais choisit d'attaquer les Kurdes Bašnawiyya et de sécuriser son domaine en Ġazīra¹⁷ après s'être emparé des territoires francs à l'est de l'Euphrate.

Enfin, il aborde la mort de Zankī devant Qal'at Ġa'bar en 541/1146, mais le thème est trop peu développé. El-Azhari néglige la diversité des sources sur cet événement (*Several stories circulated, with minor differences*, p. 106), alors qu'il

15 Emmanuel Sivan, *L'Islam et la croisade : idéologie et propagande dans les réactions musulmanes aux Croisades*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient-A. Maisonneuve, 1968.

16 Hamilton Alexander Rosskeen Gibb, « Zengi and the Fall of Edessa », dans *A History of the Crusades*, éd. Kenneth Meyer Setton, Philadelphia, University of Pennsylvania press, 1958, p. 449-462.

17 Zouache, « Zangī. Stratège averti (522/1128 à 541/1146) ? », p. 83.

aurait fallu les confronter pour pointer les silences d'Ibn al-Aṭīr sur l'ivresse et les pratiques homoérotiques de Zankī telles qu'elles sont évoquées par 'Imād al-Dīn al-Iṣfahānī, signaler l'absence de funérailles officielles, s'intéresser à la sépulture du prince fondateur, et s'interroger sur la qualité de martyr qui lui fut reconnue par la postérité.

De plus, contrairement à ce qu'affirme El-Azhari, la mort brutale de Zankī présenta un danger pour la continuité dynastique. En effet, la tentative du prince Alp Arslān, qui accompagnait Zankī lors du siège de Qal'at Ġa'bar, de s'emparer du pouvoir à Mossoul, ne facilita pas la succession de Zankī. Toutefois les machinations du vizir Ġamāl al-Dīn al-Iṣfahānī réussirent finalement à l'en écarter et portèrent au pouvoir le fils aîné Sayf al-Dīn Ġāzī I (r. 541/1146-544/1149) à Mossoul et Nūr al-Dīn Maḥmūd (m. 569/1174) à Alep.

Le sixième chapitre porte sur les institutions et l'administration de la principauté de Zankī.

L'apport d'El-Azhari réside surtout dans cette dernière partie thématique, et non chronologique, qui le contraint à s'écarter de la redite des sources. Pourtant, c'est dans cette partie que figure le plus grand nombre d'erreurs, que nous corrigerons partiellement.

El-Azhari distingue deux pans dans la gestion de la principauté zankide, d'une part, l'influence de l'administration persane à travers les Seldjoukides, et, d'autre part, la militarisation et la turquisation de la société à travers cinq fonctions (*atabeg*, *nā'ib*, *ḥāḡib*, *ṣiḥna*, *wālī l-qal'a*).

En ce qui concerne l'atabegat, il en dégage trois avantages pour Zankī : le prestige et l'honneur d'être tuteur du fils du sultan (I), garder un contact étroit avec la cour seldjoukide (II) et gouverner au nom du jeune prince, ce qui implique de faire prononcer la *ḥuṭba* au nom de ce dernier (III). Contrairement à ce que suppose El-Azhari, l'assassinat¹⁸ du prince seldjoukide Alp Arslān (en réalité son frère Farruḡšāh) avantagait le sultan Mas'ūd, qui était débarrassé à cette occasion de l'un de ses neveux, potentiel rival pour le sultanat. En cela l'analyse d'El-Azhari n'est pas fondée (p. 115) : l'absence de réaction de Mas'ūd n'est pas à comprendre comme un signe de déclin du sultanat seldjoukide. En outre, l'auteur omet le fait qu'il restait un fils du sultan Maḥmūd II auprès de Zankī, Alp Arslān. Ainsi, le pseudo emprisonnement du meurtrier de Naṣīr al-Dīn Ġaḡar (en réalité son élimination physique) ne se traduisit pas *de facto* par une transformation dynastique du pouvoir de Zankī en 539/1145. La transformation en dynastie n'eut lieu qu'en 541/1146, par l'élimination du dernier

18 À la suite d'Ibn al-Aṭīr, El-Azhari considère qu'il fut simplement emprisonné, alors que des sources plus contemporaines des faits indiquent que le prince seldjoukide Farruḡšāh, et non Alp Arslān, fut exécuté et que son frère Alp Arslān fut honoré par Zankī.

prince seldjoukide, Alp Arslān, après sa tentative avortée de prise de pouvoir et l'installation de Sayf al-Dīn Ġāzī à Mossoul. L'atabegat subsista seulement en Ġazīra, sous la forme d'un titre honorifique, et non dans la Syrie de Nūr al-dīn.

Dans son étude du vizirat sous Zankī, El-Azhari commet une erreur importante en proposant l'idée que Zankī avait plusieurs vizirs à la fois, à Mossoul et à Alep, ce qu'il signale comme un phénomène original parmi les principautés turques (p. 125). Selon lui, Ġamāl al-Dīn al-Iṣfahānī, al-Kafratuṭī et Abū l-Maḥasin al-ʿAḡamī étaient tous les trois vizirs au même moment. Or, d'après Ibn Ḥallikān (m. 681/1282), al-Iṣfahānī était *muṣrif* vers les années 520-530/1130 et ne devint vizir que dans la dernière partie du règne de Zankī ; al-Kafratuṭī fut vizir de 528/1134 à 536/1142, tandis qu'al-ʿAḡamī n'apparaît pas dans le *Zubdat al-Ḥalab* d'Ibn al-ʿAdīm en tant que vizir. Il s'agirait d'un membre de la famille chafite alépine, mais il n'apparaît pas non plus dans le tableau généalogique dressé par Anne-Marie Eddé¹⁹. Cette famille est connue pour ses *qāḍīs* et non pour ses vizirs. En outre, El-Azhari cite un passage d'*al-Taʾrīḥ al-Bāhir*²⁰ d'Ibn al-Aṭīr pour montrer qu'al-Iṣfahānī était vizir en même temps qu'al-Kafratuṭī, or ce passage indique clairement qu'il ne l'était pas à cette époque, mais bénéficiait seulement d'une place privilégiée auprès de Zankī en tant que conseiller et commensal.

Quant au *aḥdāt* et *raʾīs*, El-Azhari omet de se référer aux travaux de Claude Cahen sur les mouvements urbains²¹. Il n'hésite pas à parler de *ʿayyarūn* pour Mossoul en se fondant sur *al-Kāmil fī l-taʾrīḥ* d'Ibn al-Aṭīr. Or, il surinterprète la résistance populaire mossouliote lors du siège par al-Mustarṣīd en 527/1133 : Ibn al-Aṭīr n'emploie jamais le terme de *ʿayyarūn* ni ne décrit l'organisation de cette résistance. Tout au plus sait-on qu'un groupe de plâtriers (*ḡamāʿat min al-ḥuṣṣāṣīn*) menaça de livrer Mossoul au calife abbasside.

Quant à la charge de *qāḍī*, en Ġazīra, l'auteur signale que les éléments non turcs, arabes et kurdes, occupaient cette fonction, sans insister davantage sur le monopole exercé sur cette fonction par la famille kurde des Šahrazūrī. Il mentionne, à juste titre, le rôle diplomatique du *qāḍī* (p. 127), envoyé auprès du calife ou d'autres princes pour négocier la paix, ou accompagner le prince dans ses campagnes militaires. En effet, le *qāḍī* est un personnage proche du prince, garant de la loi religieuse, et, à ce titre, capable de le rappeler à l'ordre s'il s'en

19 Anne-Marie Eddé, « Une grande famille de shafites alépins : les Banū l-ʿAḡamī aux XII^e-XIII^e siècles », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 62 (1991), p. 62.

20 Ibn al-Aṭīr, *Al-Taʾrīḥ al-bāhir fī l-dawla l-atābakīyya*, éd. ʿAbd al-Qādir Aḥmad Ṭulaymāt, Le Caire, Dār al-kutub al-ḥadīṭa, 1963, p. 118.

21 Claude Cahen, « Mouvements populaires et autonomisme urbain dans l'Asie musulmane du Moyen Âge », *Arabica*, 5 (1958), p. 225-250 et *Arabica*, 6 (1959), p. 25-56 et p. 233-265.

écarte. Néanmoins, El-Azhari omet un point intéressant dans la relation de Zankī à ses *qāḍīs* : l'exil à Mossoul du *qāḍī* d'Alep, Abū l-Ḥasan b. al-Ḥaššāb²². L'auteur ne se fonde sur aucun texte pour affirmer que les *qāḍīs* suivaient le *madhab* ḥanafite (p. 127), école des princes seldjoukides. Or, les *qāḍīs* Ṣahrazūrī étaient šāfi'ites, de même que les Banū l-'Ağamī, les cadis Banū l-Ḥaššāb.

La frappe monétaire sous Zankī est ensuite analysée à l'appui du travail de Muḥammad Bāqir al-Ḥusaynī²³ (p. 131). Il n'y a pas de frappe de dirham d'argent sous Zankī, mais exceptionnellement des dirhams de bronze (*copper dirhams* ou *dirham al-aswād*)²⁴. D'après El-Azhari, sur les dinars frappés sous Zankī, le nom du prince Alp Arslān figure, tandis que celui de Zankī ni même celui du calife abbasside ne sont présents. Certains de ces dinars datés de 540/1145 se trouvaient au musée de Bagdad. Or, Bāqir²⁵ travaille précisément sur deux dinars qui portent les noms d'al-Mustaršid et d'al-Muqtafi. El-Azhari, qui n'en tient pas compte, l'interprète comme un signe d'indépendance de Zankī. De plus, c'est ignorer que le numismate Gilles Hennequin²⁶ a attribué à Zankī une monnaie de 540/1145-1146, frappée à Mossoul. Bāqir l'attribuait à l'émir Abū Bakr al-Dubaysī, alors que Hennequin affirme lire clairement *atābak* au lieu de Abū Bakr, comme le proposait Bāqir²⁷. Sur cette monnaie de la BnF attribuée à Zankī, le nom du calife al-Muqtafi figure bien, ainsi que celui du grand Salḡuq Sanḡar et du Salḡuq du 'Irāq Mas'ūd, ainsi que le titre 'Aḡud al-Dīn Alp Arslān. L'ensemble des hiérarchies entre les pouvoirs figure donc sur les monnaies de Zankī.

Cette pièce de monnaie des collections de la BnF permet aussi de réfuter l'assimilation de Farruḡšāh à Alp Arslān qui est faite par El-Azhari. Si l'on s'en tient aux sources les plus fiables, Ibn al-'Adīm et 'Imād al-Dīn al-Iṣfahānī, après l'assassinat de Naṣīr al-Dīn Ḡāqar en dū l-qa'da 539/avril-mai 1145, le prince

22 Ibn Ṣaddād, *Description d'Alep d'Ibn Ṣaddād*, éd. Dominique Sourdel, Damas, Institut français de Damas, 1953, p. 35-36.

23 Bāqir, *al-'Umla l-islāmiyya*, p. 33-39. Les premières frappes en cuivre datent du règne de Quṭb al-Dīn.

24 *Ibid.*, p. 59 : il ne mentionne aucun dirham d'argent ni de dirham de cuivre pour le règne de Zankī.

25 *Ibid.*, p. 34 : il étudie deux dinars de l'époque de Zankī (540/1145 et entre 521/1127 et 525/1130). Le dinar n° 1 porte le nom du calife al-Muqtafi, et le n° 2 mentionne le calife al-Mustaršid. El-Azhari, qui se réfère pourtant à l'ouvrage de Bāqir, n'en tient absolument pas compte.

26 Gilles Hennequin, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale : Asie pré-mongole, les Salḡuqs et leurs successeurs*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1985, p. 173, n° CLXXXIX.

27 Bāqir, *al-'Umla l-islāmiyya*, p. 34.

seldjoukide Farrūḡšāh est exécuté et Alp Arslān est honoré par Zankī²⁸. Pour El-Azhari, Alp Arslān est l'auteur de la tentative de coup d'État et aurait été emprisonné après son échec. Or, ces dinars frappés en 540/1145-1146 pourraient-ils mentionner le nom du prince qui a failli renverser le pouvoir de Zankī ? El-Azhari s'en étonne lui-même (p. 131) et propose comme explication le fait qu'il fut préférable pour Zankī, qui aurait emprisonné Alp Arslān, de ménager le sultan Mas'ūd en continuant de frapper monnaie au nom d'Alp Arslān, fils de Maḥmūd II. Cette démonstration ne tient pas pour deux raisons. En premier, le sultan Mas'ūd ne se soucie pas du sort des fils du sultan Maḥmūd II, et au contraire aurait intérêt à leur élimination pour écarter de potentiels rivaux. Leur séjour auprès de l'atabeg Zankī contribuait déjà à les écarter du domaine central seldjoukide. En second, à l'appui de sources comme al-Iṣfahānī et Ibn al-'Adīm, il est préférable de voir dans cette frappe de 540/1145 au nom du sultan Alp Arslān une nouvelle frappe monétaire, après l'élimination de Farrūḡšāh, en l'honneur du prince seldjoukide restant, Alp Arslān.

Quant à l'*iqṭā'*, El-Azhari ne cite pas la référence de Tsugitaka Sato sur le sujet²⁹. Il décrit le système de l'*iqṭā'*, en distinguant le type *tamlīk* (propriété, avec possibilité de le transmettre héréditairement) du type *istiḡlāl* (usufruit sans droit d'héritage). Mossoul appartiendrait au premier type, tandis que le reste des possessions de Zankī relèverait du second type. El-Azhari n'indique aucune référence dans les sources pour cette assertion. Il insiste sur le rôle de l'*iqṭā'* dans l'ascension politique et militaire de Zankī, sans jamais mettre en évidence le lien avec le système de la *ḥidma*. Il explique ensuite la redistribution des *iqṭā's* à l'échelle des émirs. À partir de Nūr al-Dīn, le système devient héréditaire. Des *qādis* peuvent également recevoir un *iqṭā'*. Néanmoins, le propos aurait pu être davantage développé en exploitant des passages d'*al-Ta'riḥ al-bāhir* d'Ibn al-Aṭīr pour montrer le rôle de l'*iqṭā'* dans la rapidité du processus de conquête du territoire.

L'auteur termine le chapitre en abordant la question religieuse, à travers deux institutions, la *madrassa* et la *ḥānqāh*. Il affirme que Zankī fut un souverain peu bâtisseur étant donné la nature itinérante de son pouvoir, et que ses réalisations furent davantage militaires (fortifications et citadelles) que religieuses. D'après lui, Zankī n'a pas construit ni même rénové de mosquée. Il en fait un argument pour minimiser l'image de *muḡāhid* prêtée à Zankī.

28 'Imād al-Dīn al-Iṣfahānī, *Ta'riḥ dawlat āl Salḡūq*, Le Caire, Ṣarikat ṭab' al-kutub al-'arabiyya, 1900, p. 188.

29 Tsugitaka Sato, *State and Rural Society in Medieval Islam : sultans, muqta's and fallahun*, Leyde-New York-Cologne, Brill (« Islamic history and civilization », 17), 1997.

Il s'agit d'une erreur majeure puisque, d'après Ibn 'Asākir³⁰ (m. 571/1176), Zankī a chargé 'Abd al-Raḥmān Šaraf al-Dīn Abū Ṭālib b. al-'Ağamī de diriger la construction d'une mosquée à Ba'albek et d'une autre à La Mekke. De plus, la *madrasa* Zağğāgiyya est achevée au début du règne de Zankī et non sous les Artuqides comme l'écrit El-Azhari (p. 138). 'Izz al-Dīn b. Šaddād (m. 684/1285) mentionne une *madrasa* à l'extérieur de Siḡār fondée par Zankī³¹. En outre, Ernst Herzfeld³² attribue, à partir d'une inscription, une partie de la grande mosquée d'Alep à Zankī (la nef orientale), et démontre de manière convaincante que les travaux de la grande mosquée de Mossoul réalisés sous Sayf al-Dīn Ġāzī ont été commencés, dans leur majeure partie, sous le règne de Zankī. À Édesse, l'Anonyme syriaque³³ indique que les « musulmans réparèrent la mosquée » en convertissant une église, ancienne mosquée convertie par les Francs. Certes les *madrasas* connurent un essor sous les successeurs de Zankī, mais il est erroné de dire que Zankī se détourna complètement des préoccupations religieuses. Signalons une erreur chronologique pour la *madrasa* Niẓāmiyya qui est fondée à Bagdad dans la seconde moitié du v^e/xi^e siècle, en 457/1065, et non au vi^e/xii^e siècle (p. 125). Ce chapitre manque d'organisation, avec un passage hors sujet sur les *ḍimmīs* (p. 141) alors qu'il était question des *madrasas*, sans même mentionner les 300 familles juives réinstallées par Zankī à Édesse. Quant à l'absence d'hôpital durant le règne de Zankī, il faudrait se montrer plus nuancé car l'Anonyme syriaque indique que Zankī fit construire à Édesse³⁴ une grande auberge pour le confort des malades qui se rendaient en pèlerinage à une source dans les environs d'Édesse. Était-ce une sorte de *bimāristān* ou plutôt une étape pour les pèlerins ?

L'auteur conclut donc un peu trop vite que Zankī, souvent présenté comme un *muğāhid*, ne s'intéressa guère aux constructions religieuses et se concentra sur celles de nature militaire. Même sur ce point, son propos est incomplet : il ne mentionne que les réparations de la muraille de Mossoul, en oubliant de parler des fortifications d'Alep, car il ignore le travail épigraphique d'Ernst Herzfeld montrant que Zankī y entreprit des restaurations. Sur le plan religieux, El-Azhari ne dit mot de la politique menée par Zankī auprès des chiites

30 Cité par Eddé, « Une grande famille de shafrites alépins », p. 64.

31 'Izz al-Dīn b. Šaddād, *al-A'lāq al-ḥaṭira fī ḍikr umarā' al-Šām wa-l-Ġazira*, éd. Yahyā Zakariyā 'Abbāra, Damas, Manšūrāt wizārat al-ṭaqāfa (« Iḥyā' al-turāt al-'arabī », 78), 1991, III/1, p. 157.

32 Herzfeld, *Matériaux pour un Corpus Inscriptionum arabicarum*, p. 164-166.

33 Arthur Stanley Tritton, « First and Second Crusades from an anonymous syriac chronicle », *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1933, p. 290.

34 *Ibid.*, p. 191.

d'Alep pour gagner leur soutien, par exemple, en reconstruisant le *mašhad al-dikka* ou *mašhad al-Muḥasin*³⁵, le *masğid ġawt*, et le *mašhad* de 'Alī.

L'auteur termine de manière abrupte, sans conclure, un travail lacunaire et souvent erroné dans ses analyses quand le propos s'écarte de la redite événementielle. Aussi avons-nous tenu à rectifier le maximum d'erreurs d'analyse et de lecture des sources primaires et secondaires. Au vu des erreurs récurrentes dans la dernière partie, nous ne saurions recommander cet ouvrage pour se faire une idée claire et précise de la construction politique de Zankī, malgré des points positifs (étude du début de carrière de Zankī, accent mis sur le milieu turc et la mobilité du pouvoir, nuance sur sa politique de *ġihād*).

Élodie Hibon

EPHE et UMR 7192

elodie.hibon@ephe.sorbonne.fr

---

35 Herzfeld, *Matériaux pour un Corpus Inscriptionum arabicarum*, p. 196, inscriptions n° 93 et 94.